

*Avant-propos*

Clément Rosset m'avait parlé, il y a plusieurs années, d'un texte non philosophique dont il me reviendrait de m'occuper après sa disparition. Le tapuscrit – rédigé probablement dans les années 1973-1974, lorsqu'il venait de s'installer à Nice – se trouvait, m'avait-il confié, à la Bibliothèque nationale de France, parmi d'autres documents plus ou moins privés. Il disait s'y être « un peu livré lui-même », contrairement à son habitude, et, justement, n'aimant pas parler de lui, il avait renoncé, après une certaine hésitation, à le publier de son vivant.

L'amateur de biographies ne trouvera cependant ici aucun « aveu », pas même un détail croustillant égaré. Bien au contraire, le lecteur de Clément Rosset reconnaîtra là cette réticence qu'il avait à s'exprimer au sujet de sa personne. Ces textes qu'il considérait « intimes », au point d'avoir choisi lui-même le titre et le sous-titre du recueil (en souvenir de Ravel), ne dévoilent, paradoxalement, aucune intimité ni ne fournissent un repère biographique quelconque au sens propre de ces termes.

Il s'agit plutôt d'une série de récits littéraires qui portraiturent de façon drolatique quelques-unes des « manies » de Clément Rosset, en particulier le premier récit, ainsi que de quelques personnes de son entourage. Ainsi le troisième récit fait, comme il me le confia, un portrait de l'un de ses frères, dont Clément eut à subir la paranoïa pendant son enfance, et le quatrième une sorte de portrait-robot de tout névrosé.

Les personnes ayant connu personnellement Clément Rosset le reconnaîtront pourtant bien dans quelques bizarreries de ces personnages loufoques, qui rappellent ceux de Pinget davantage que ceux de Beckett, « occupés à rien », comme disait Rosset lui-même des animaux. Ainsi, cette capacité qu'il avait de laisser de côté toute action et toute personne lorsqu'un objet – mouche ou bruit – l'importunait, ou encore sa volonté de précision jusque dans les cas les plus dérisoires (les comptes exacts d'un jeu cartes). On reconnaîtra également son ironie et son humour, ici à propos de ses propres « tares », ce dernier étant peut-être le critère ultime lorsqu'il s'agissait de rendre public un écrit quelconque – philosophique, littéraire ou autre. Je me souviens, lorsqu'il me dictait ses textes, loupe à la main, qu'il levait de temps à autre la tête et les sourcils en demandant tacitement mon avis quant à la drôlerie de la tournure, et ce quel que fût le propos. Cela explique que dans le dernier texte de notre recueil, le fou, que Rosset fuyait littéralement à tout prix, apparaisse, ainsi mis à distance, enfin cocasse.

Je ne pense pas qu'on puisse trouver dans ces récits une clé pour entrer dans la pensée de Clément Rosset, et bien qu'on puisse reconnaître par moments l'homme

– ici le jeune homme – qui les a écrits, la personnalité de Clément Rosset n'est pas vraiment reflétée, bien qu'on reconnaisse, çà et là, sa plume satirique (par exemple, lorsqu'il transcrit, noyés en éloges, des propos d'Anatole France et d'Alain). Il n'en reste pas moins qu'on a entre les mains un document fort intéressant puisque, outre les qualités littéraires inhérentes à l'écriture de Rosset – et l'attention que lui-même portait à l'écriture est ici patente –, le décalage qui existe entre la personnalité d'un auteur, d'un philosophe en l'occurrence, et son œuvre, ou sa propre philosophie, apparaît ici de manière frappante. Non que la philosophie de Rosset soit sans rapport avec sa propre personnalité, il adhère sans réserve à l'idée de Nietzsche d'après laquelle une philosophie n'est qu'une sorte de « mémoires involontaires ». Mais on ne peut pas s'étonner que l'un des hommes qui ait le mieux décrit la folie humaine – à tel point qu'il ait réussi à reproduire le fonctionnement argumentatif, ou plutôt le raisonnement infernal qu'on va lire ici – ait eu lui-même, à certains égards, des manies. Il en convenait, d'ailleurs : si, contrairement aux idéologues des années soixante-huit, il cherchait à se tenir à l'écart des fous, les ayant rencontrés et ayant appris malgré lui à les connaître, c'est que quelques-unes de ces rencontres l'avaient conduit à agir parfois de manière excentrique.

Si chaque texte décrit une variété de manie, ils ont entre eux un air de famille : le raisonnement à vide et solipsiste du névrosé. Le dernier récit rend explicite cette étrange conviction dans laquelle ce dernier se trouve installé d'avoir tous les droits du fait de « son malaise » (« je souffre donc j'ai raison »). Peu importe de définir

ou de décrire ce dernier, d'ailleurs, comme le fait comprendre le texte, puisqu'il ne s'agit souvent, pour le névrosé, que d'un alibi rendant légitime l'ignorance qu'il semble revendiquer vis-à-vis de l'existence d'autrui. On trouvera également dans ces textes quelques traces de l'idéologie de 1968, qui donnait « raison » aux fous et rendait la société, ou le « système », responsable, voire coupable de leur folie. Mais qu'on se rassure, c'est toujours l'aspect risible qui prédomine ici.

Le récit du voyage à Minorque ne figurait pas à l'origine dans le recueil, bien que Clément Rosset l'ait fait taper et révisé lui-même, probablement aussi en vue d'une publication à laquelle il renonça. Nous avons estimé toutefois que sa place était bien ici, dans la mesure où il s'agit cette fois d'un récit autobiographique, disons à la limite « intime », qui permet de faire un peu connaissance avec la personnalité de Rosset qui, bien que très jeune au moment de raconter son périple lors d'un repas de famille, est resté fidèle à lui-même du début jusqu'à la fin – par exemple, dans son goût pour la boisson en toutes circonstances. Et aussi dans sa façon de parler, très soignée, son imaginaire, toujours reliant un événement quotidien à un épisode littéraire, cinématographique ou autre, et, une fois de plus, son humour.

Santiago Espinosa